

Prologue

«Celui qui fait la vérité vient à la lumière»
(Jn 3.19)

Ouvertures sur le vrai, titre modeste, à l'image de l'humilité de son auteur. Comme *Approximations*, de Charles Du Bos.

Ouvertures... non pas un traité structuré et systématique sur l'essence de la vérité pour tenter d'atteindre au savoir absolu comme Hegel, même si Maurice Zundel ne négligera jamais rien pour se tenir au courant de toutes les données du savoir de son temps. Ses lectures continuelles feront toujours appel aux plus grands noms des mathématiques, de la physique, de la biologie, de la psychologie et de la psychanalyse, de la littérature, de la philosophie, et bien sûr de la religion, à commencer par les Pères de

l'Eglise et la dogmatique chrétienne. Les innombrables livres de sa bibliothèque partout annotés en font foi.

Jamais pour l'accumulation d'un savoir capitalisé, mais toujours pour nourrir sa prière continuelle, rendre sa prédication plus vivante et plus actuelle, incapable de se répéter, et pour être prêt à tout dialogue éventuel, avec qui que ce soit.

Sur le vrai... c'est-à-dire ni sur la « vérité » trop souvent conçue comme un en soi préexistant, qu'il s'agit de déchiffrer, ni sur le « vécu » du patient en psychanalyse dont l'émergence n'est pas pour autant nécessairement libératrice.

Alors ce *vrai*? Disons tout de suite qu'il était inséparable de la vie même de Maurice Zundel. Il fallait le rencontrer pour le saisir, et ce fût la grâce exceptionnelle de tous ceux extrêmement nombreux qui l'ont connu. Ce qui apparaissait au premier plan de sa rare personnalité, c'était l'unité extraordinaire entre le dire et le faire: sa parole ne faisait qu'exprimer ce que lui-même vivait intensément dans l'intériorité de son âme. C'est tout son être dont on pouvait dire qu'il était *vrai*. Une certaine originalité dans son comportement extérieur de simple prêtre diocésain: son sommeil (trois heures et demi par nuit!...) et surtout ses moments de long silence déconcertants pour un nouvel arrivé; tout cela ne touchant pas à la vérité profonde de son être. Rien pour le décor ni pour le théâtre. Un très grand dépouillement lui permettait justement une communication personnelle qui se voulait au niveau le plus haut de chacun. Ses silences étonnants n'avaient d'autre raison que vous permettre d'atteindre aux régions les plus profondes de votre moi. C'était un homme *libre* au sens le plus fort du terme et qui plus est un *saint*. Liberté et sainteté ne sont-elles d'ailleurs pas corrélatives l'une de l'autre? Il n'est aucun autre lieu de vérité.

Comme pour les grandes œuvres d'art, et contraire-

ment à ce que peuvent penser des théoriciens de l'esthétique, *Ouvertures sur le vrai* suppose donc pour sa compréhension la plus profonde, que le lecteur ait connu personnellement Maurice Zundel. Une autre difficulté provient de la date déjà ancienne de sa composition, terminée fin janvier 1940. Les références bibliographiques se rapportent donc inévitablement à des ouvrages de l'époque, en partie oubliés maintenant, mais non dépassés pour autant. Maurice Zundel savait admirablement choisir ses citations pour illustrer sa pensée. Néanmoins malgré ces difficultés et malgré aussi la forme d'expression qui suppose un réel effort de réflexion, cet essai qui n'a pu paraître en temps voulu du fait des événements, garde toute son actualité pour tous ceux, et ils sont plus nombreux que jamais, que ne satisfont plus les idéologies régnantes et qui sont à la recherche d'un *supplément d'âme*, comme Bergson l'avait si bien exprimé dans ses « Deux Sources ».

Le lecteur est donc invité à aborder chaque chapitre du livre comme une suite de méditations spirituelles à ne pas parcourir trop vite, en s'arrêtant longuement sur telle ou telle pensée particulièrement fécondante. Maurice Zundel, ne l'oublions pas, était d'abord un mystique en création continue, avec de temps en temps des intuitions fulgurantes. Ce sont celles-ci qu'il faut mettre précieusement en réserve, ces heures étoilées auxquelles on doit régulièrement revenir en période de sécheresse. Il s'agit là d'une véritable *invitation au voyage* intérieur qui doit nous faire déboucher en pleine lumière sur ce cri de saint Augustin, dans ses Confessions : « Tard je t'ai rencontrée, Beauté toujours nouvelle, Beauté toujours ancienne, tard je t'ai rencontrée, tu étais au-dedans de moi, c'est moi qui étais en dehors ! » Nous avons ici en résumé magnifique toute la pensée et plus encore toute la vie de Maurice Zundel : ce passage à opérer incessamment du dehors au dedans, et qui n'est autre que la réalisation de la parole du Christ

à Nicodème (Jn 3/21): «Celui qui fait la vérité vient à la lumière».

Ouvertures sur le vrai n'est ainsi rien qu'une porte ouverte sur une route étroite, mais qui, dans son authenticité, conduit vers la seule vérité qui mérite ce nom, celle de la sortie de soi dans une désappropriation la plus parfaite pour communier au monde, aux autres et, par là, à Dieu qui n'est qu'Amour.

★ ★ ★

Il convient enfin de remarquer la dédicace: «*A la chère mémoire de mon ami Charles Du Bos*». Ce dernier venait de mourir le 5 août 1939, donc peu de temps avant l'achèvement de ce livre. Entre ces deux très grands esprits était née depuis douze ans une amitié qui mériterait à elle seule un long et magnifique récit. Réunis par des traits d'intelligence et de cœur remarquablement convergents, animés par la même foi (la conversion bouleversante de Charles Du Bos date de 1927), on ne peut qu'imaginer, tout ce que chacun doit à l'autre selon leurs responsabilités respectives dans leurs activités propres, familiales pour l'un, sacerdotales pour l'autre, d'écrivains l'un et l'autre...

Contentons-nous de citer quelques textes inédits. Le premier, de Charles Du Bos, rédigé dans son journal, le 27 juillet 1938, très significatif de sa quête de vérité en même temps que celle de Maurice Zundel apparemment très différente, mais en apparence seulement:

«... je ne vois pas comment obtenir ici-bas la solution tout à fait définitive (concernant) le plan d'une certaine opposition entre l'ordre de la *charité* et l'ordre de la *vérité*. Sur ce plan-là, du point de vue de la charité, il advient souvent,

constamment, faudrait-il dire, que des pensées considérées comme «*mauvaises*» soient cependant par ailleurs *vraies*. Ici l'on achoppe toujours au même problème qui n'est rien de moins que celui de la conversion en général : *comment sur n'importe quel être, dire ce qui, à tort ou à raison, vous apparaît comme la vérité, sans manquer du même coup à la charité?* Oh ! je sais bien quelle est la réponse courante : ne jamais parler des êtres. Malheureusement — exception faite pour les trappistes — non seulement la réponse est inapplicable au sein de monde et dans la vie quotidienne, mais elle mettrait fin à tous les échanges humains et, ce qui serait bien plus grave encore, elle rendrait impossible le *bien* que dans ces échanges mêmes l'on peut faire aux autres. Le silence est une des vertus les plus positives qui soient, mais non moins positive est la vertu qui consiste à parler quand il y a lieu. J'aimerais mieux que ce fût un autre que Pascal qui ait dit : «*Jamais les Saints ne se sont tus*», parce que je crois que, dans la conjoncture où Pascal l'a dit, c'était plutôt l'auteur des *Provinciales* que celui du «*Mystère de Jésus*» qui s'exprimait. Mais enfin, prise en elle-même, et laissant le cas de Pascal hors de cause, la parole reste et elle vaut. Evidemment seuls les Saints sont sans doute en mesure d'accorder les deux ordres de la charité et de la vérité, et pourtant, même ici, j'hésite. Je crois bien que cet accord-là est le privilège exclusif de la Trinité. La faveur insigne m'a été dévolue de connaître, et de connaître intimement, un être* dont je n'ai pas le moindre doute qu'il ne soit un saint, et il m'a bien fallu constater à plus d'une reprise qu'au lendemain même d'entretiens avec des personnes qui inconsciemment et même parfois consciemment m'avaient montré tout le contraire de la sanctification, mon ami, faisant allusion à l'une ou à l'autre, me disait inmanquablement : «*quelle âme admirable!*». Il est vrai que mon ami est, par essence, un saint qui ne met rien au dessus du silence, et il est vrai aussi

* Il s'agit évidemment de Maurice Zundel.

que l'ordre de la charité (là Pascal est irréfutable) prime jusqu'à l'ordre de la vérité elle-même. Il n'y a rien au delà du *Deus est caritas*. Mais le Verbe est celui qui a dit également : « Je suis la *Vérité* ». Et c'est bien pourquoi je n'ai sans doute pas tort de penser que l'accord entre charité et vérité est le privilège exclusif de la Trinité... »

Le 2^e texte est tiré d'une lettre de Maurice Zundel à Charles Du Bos à propos d'un manuscrit intitulé « *Le Mystère de la Connaissance* » en date de 1933. On y trouvera le même souci de lier indissolublement vérité et vie spirituelle :

« ... C'est un effort pour intégrer le Problème de la Connaissance à la vie spirituelle, en montrant l'immersion de l'Esprit au sein d'un univers implicitement spirituel dont les ondes intelligibles font sans cesse déferler en nous la mystérieuse intériorité.

Il me semble que cette analyse fait ressortir par contraste le caractère spatial et partant artificiel du problème de l'objectivité de la connaissance, entendu au sens de passage du dehors au dedans ou réciproquement.

J'ai essayé de dépasser — ou plutôt j'y ai été contraint — l'antinomie Etre-devenir en remarquant que tout être accessible à notre expérience *est* par tout ce qu'il comporte d'exigences intelligibles, et *devient*, parce que celles-ci ne se réalisent que dans le contexte mobile d'un monde inépuisablement nouveau.

Je me demande ce que M. Bergson penserait de cette synthèse ?

J'ai un peu peur de la dureté de l'écorce. Il a été parfois terriblement difficile de cheminer à travers les abîmes qui s'ouvraient devant nous... »

Le 3^e texte est comme une réponse de Charles Du Bos à Maurice Zundel. Il est tiré d'une lettre du 11 août 1933 :

« ... Le point de vue que vous indiquez dans votre lettre

est celui-là même qui, dans le domaine de la philosophie, m'a toujours paru le plus souhaitable ; oui, pour qui possède la vertu de charité intellectuelle, le vrai problème est toujours l'effort de «rallier tout le monde sans combattre personne». Hélas, la plupart des gens ne désirent guère bouger jamais de leur position propre et désirent fort en revanche combattre toutes les autres positions.

Je vous lirai avec d'autant plus de sympathie qu'ainsi que je crois vous l'avoir dit un jour, c'est Bergson qui, quand j'avais dix sept ans, m'a éveillé à la vie de l'esprit : dans ces conditions je n'ai besoin de rien ajouter pour que vous deviniez toute l'importance que j'attacherai à une conciliation réelle et en profondeur entre bergsonisme et thomisme. Dans votre lettre même je rencontre une formule, mieux : une constatation qui a derrière elle toute l'expérience, à laquelle pour ma part entièrement je me rallie : c'est quand vous dites : «la connaissance est une vie et la vérité est une personne». J'avais essayé d'indiquer, en ce qui concerne la vérité, quelque chose d'analogue dans les dernières pages du *Dialogue avec André Gide*. Il reste bien des malentendus à éclaircir autour de cette notion de vérité qui, chez les incroyants, dès qu'elle sort du plan de la mensuration scientifique et des relations mathématiques — c'est-à-dire d'un plan qui n'a rien à voir ni avec la vie ni même avec l'homme — est une notion sur laquelle eux-mêmes ne me paraissent nullement au clair... »

Il faut encore noter pour le lecteur, que n'ayant pu faire paraître *Ouvertures sur le vrai*, Maurice Zundel bloqué en Egypte pour toute la durée de la guerre s'avisa de composer un petit livre beaucoup plus court mais de la même veine, intitulé : «Allusions» paru en 1941 aux éditions du Lien, au Caire, rapidement épuisé et qui sera très prochainement réédité.

Mais en fait, tout au long de sa vie, Maurice Zundel abordera ce problème de la Connaissance qui avait déjà été

le sujet de sa thèse en 1927, à l'Angelicum, à Rome: «Influence du nominalisme sur la pensée chrétienne». Sujet auquel il reviendra dans de nombreux articles de revues et chapitres d'autres livres. Signalons simplement un très beau livre paru en 1964: «*Dialogue avec la Vérité*».

Retenons essentiellement que «*la Vérité est une Personne*»

«*Je suis le chemin, la Vérité et la Vie*» (Jn 14/16)

B. de Boissière s.j.
Paris, 3 décembre 1988

Préface

La vérité est l'intériorité de l'être en l'intériorité du regard.

Du tube de couleur acheté chez le marchand aux chefs d'œuvre d'un Velasquez ou d'un Rembrandt, chacun mesure la distance qui est, dans la langue de Pascal, celle des corps aux esprits. Passage du dehors au dedans qui constitue un des aspects éternels du problème de la connaissance.

Le monde extérieur existe-t-il réellement ou est-ce notre perception qui le crée, et, s'il existe, comment pouvons-nous le joindre ? Ce problème, nous devons l'avouer, nous laisse indifférent.

Entre le monde dit extérieur qui est perçu mais ne perçoit point, c'est-à-dire qui ne forme point avec le sujet qui perçoit une inséparable unité – comme la pomme qu'un

enfant tient dans sa main peut tomber sans dommage pour son intégrité, tandis qu'il serait mutilé par l'ablation de sa main, qui est pourtant aussi extérieure pour son regard, aussi objective que la pomme, mais qui, étant perçue, perçoit (par le toucher) le fruit qu'elle étreint, et, à ce titre est subjective en tant qu'elle forme avec le sujet qui perçoit par elle une indivisible unité. Entre le monde dit extérieur, ou plus exactement entre les sensations qu'il éveille en nous, et l'intériorité pure de la pensée, la distance est au fond la même qu'entre celle-ci et les sensations dont notre propre corps est l'origine et le théâtre. C'est-à-dire que notre corps, en un sens, appartient au monde extérieur, sans laisser pourtant d'appartenir au sujet, puisqu'il constitue inséparablement avec lui un seul système respectif. La jonction est donc faite¹, l'objectivité du monde extérieur est assurée autant qu'elle peut l'être et ne constitue pas véritablement un problème. La conscience que nous en avons en revanche en pose un et tout autant celle que nous prenons de notre propre corps.

Quelle est cette lueur mystérieuse qui, en toute vie animale, traduit un phénomène physique en sensation et rend possible cette sorte d'initiative qui, déjà à ce niveau² oppose le sujet comme unité *autonome* à l'objet qui n'en fait point partie, voilà assurément un beau sujet de méditation dont la vie des plantes, qui prélude en quelque manière à cette autonomie, ne saurait être exclue.

Mais ce n'est que là où apparaît l'intelligence que cette autonomie se connaît comme telle, se juge et mesure son pouvoir et ses responsabilités. Nous n'avons plus affaire ici à une unité biologique évoluant sans retour possible de la naissance à la mort ou à une spontanéité instinctive incapable de se contrôler elle-même, mais à une *intériorité*

¹ En et par notre propre corps.

² Au niveau de la vie animale.

qui relève de soi et qui se maintient et s'approfondit en vertu de libres décisions, c'est-à-dire à une intériorité *spirituelle*, capable de dominer le temps et de s'ouvrir à l'éternité.

Il est vrai qu'en nous cette *intériorité* demeure liée à une unité biologique et à une spontanéité animale et qu'un afflux ininterrompu de sensations la rend solidaire de la durée mobile, par une communauté de vie qu'aucun artifice ne peut rompre. Ces éléments sensibles ne peuvent manquer d'exercer sur elle une action centrifuge qui l'entraîne à se renier elle-même, à moins qu'elle ne réussisse à vaincre leur extériorité par une attraction qui les ramène au centre. C'est là tout le sens de ce passage du dehors au dedans où s'atteste en nous la vie de l'esprit.

L'image³ évidemment perd ici son caractère spatial. Les couleurs qui s'étalent sur la palette du peintre sont extérieures assurément mais non point le tableau, s'il est vraiment une œuvre d'art. Un mouvement d'ambition, un éclair de jalousie, au contraire, aussi cachés qu'ils puissent être dans le secret du cœur, nous ramènent au dehors tandis que le baiser de François au lépreux va du dedans au dedans.

Avec la matière des sons qui constituent le bruit, le musicien construit la symphonie du silence ; et la vigueur des passions devient chez les saints le clavier des vertus par une assomption mystérieuse qui communique à leur dynamisme l'inflexion de l'esprit.

On voit le sens de cette *intériorisation* et comment le terme d' *ouverture* s'applique à son effort. Nous n'avons plus à subir la contrainte d'un donné opaque et incohérent, notre intelligence cesse de se heurter à des nécessités irrationnelles. Le dualisme est aboli qui oppose la matière⁴ à

³ L'image constituée par les termes : dedans et dehors.

⁴ Extériorité à l'esprit et absence d'autonomie sont bien les caractéristiques de la matière. La tâche de l'esprit est de les surmonter.

l'esprit et l'univers à la pensée. Il ne s'agit pas de supprimer l'un pour affirmer l'autre mais d'établir cette circulation de lumière qui communique aux rythmes cosmiques un ordre intelligible. Elle est la mission de l'art et telle est l'œuvre des vertus⁵.

Mais il est à peine concevable qu'art et vertus⁶ puissent, à même la matière, accomplir une telle transmutation et que la *science* dont l'œuvre réside toute entière en la pensée, n'y réussisse point.

Il est clair qu'elle participe au premier chef à cet effort d'intériorisation qui assure l'harmonie de l'univers et rend possible l'unité de notre vie. Ses tentatives d'explication ne visent qu'à écarter le scandale d'une réalité étrangère à l'intelligence et irréductiblement extérieure à la pensée. Mais il n'est pas moins évident qu'elle ne saurait obtenir un tel résultat, sans accomplir ce mouvement du dehors au dedans qui amène l'objet au niveau de l'intelligence.

Aussi bien, que signifierait la pensée si elle n'était point précisément la tendance à introduire et à faire triompher partout l'intériorité et l'autonomie de l'esprit ?

Les interminables discussions sur les universaux, les débats non moins célèbres au sujet du noumène et du phénomène, de la substance et des accidents, gravitent autour de ce problème, qui met en question la vie même de l'esprit.

Où se loge donc cet universel dans le particulier, qui seul réellement existe ? Autant demander à un peintre où se cache la beauté dans le paysage dont il s'efforce d'exprimer le mystère. On a souvent de part et d'autre⁷ matérialisé

⁵ Particulièrement de la force et de la tempérance qui infusent à nos passions la mesure de la raison.

⁶ Il n'est question ici que des vertus morales qui subordonnent en nous la matière à l'esprit et l'individu à la personne.

⁷ Réalistes d'un côté, nominalistes de l'autre.

à plaisir un processus qui ne peut s'éclairer qu'en suivant la vie même de la connaissance.

Penser c'est peser, mais *sub specie aeternitatis*⁸ en traçant les rayons qui relient au centre tous les points de la circonférence. Ce n'est donc point simplement en généralisant des observations concrètes que l'on atteint à l'universel⁹ – autrement il faudrait dire qu'un événement qui ne se produit qu'une fois est par essence intelligible – C'est en *spiritualisant* le donné, c'est-à-dire en découvrant dans le phénomène la trace de l'esprit¹⁰, de manière à ce que l'intelligence s'y retrouve chez elle et se meuve toujours dans un domaine intérieur à la pensée.

C'est ce retour au centre qui distingue la connaissance sensible. La pensée est esprit et rien n'y peut entrer qui n'ait en quelque manière pris la forme de l'esprit.

★ ★ ★

Ces considérations sont capitales pour aborder le problème de la vérité. On ne pourra jamais l'atteindre, si elles sont fondées, qu'au delà des données qui résultent de l'observation matérielle ou de l'automatisme du calcul, comme on dénombrerait en vain tous les éléments d'un paysage avec la nuance exacte des tons qui s'y rencontrent, sous prétexte que l'œuvre d'art se borne à copier la nature. Il y faut autre chose qui est précisément l'essentiel.

Cela ne dispense assurément le peintre ni de regarder,

⁸ Sous l'angle et au point de vue de l'éternité.

⁹ Il y a loin de la certitude empirique qu'un phénomène se reproduira dans des conditions à peu près identiques à la connaissance vraie. Un seul fait peut au contraire apporter à un homme de génie une lumière décisive, comme la plus petite victoire de la sobriété suffit parfois à libérer l'acte de manger « de toute la subjectivité qui peut être en lui, pour lui conférer une valeur universelle ».

¹⁰ Un peu comme en entendant les mots, nous suivons le mouvement de la pensée.

ni de se procurer des couleurs qui résistent à la morsure du temps.

Le physicien ne peut davantage renoncer ni à l'expérience, ni à la théorie qui l'interprète, ni à l'appareil mathématique qui la représente. Mais il ne sera jamais un savant s'il n'est avant tout l'homme de la pensée, l'homme de l'esprit.

Aussi éclatants que puissent être ses succès sur le plan de l'utilité, il verra fuir cette réalité qu'il croyait saisir et se modifier sans cesse les concepts qui tentaient de l'exprimer, au point qu'il doutera de pouvoir atteindre jamais la vérité, s'il ne s'efforce de la saisir par un mouvement de retour à l'esprit.

Il est impossible, en effet, qu'elle soit jamais contenue toute entière dans les formules toujours provisoires qu'il élabore, comme le biologiste chercherait en vain à voir la vie dans un processus de cicatrisation. Elle¹¹ implique un rapport à l'esprit qui ne peut être perçu que par l'esprit. Aucun brassage de phénomènes ne la fera jamais surgir, aucune combinaison de nombres ne permettra de dire : elle est ici ou elle est là, si le chercheur lui-même n'est point passé du dehors au dedans, s'il n'a point saisi le sens intérieur des choses en demeurant ouvert à leur mystère.

Un tableau de maître représente un paysage que nous reconnaissons sans peine, mais en nous rendant sensible la Beauté qui donne à l'œuvre un sens éternel. De même la science s'efforce d'atteindre une image¹² du monde qui concorde avec les données de l'expérience, dont tout l'intérêt pourtant est de provoquer en nous cette circulation de lumière où s'atteste la présence de la vérité.

L'image que nous essayons de construire, en effet, se modifie sans cesse suivant nos possibilités de répondre à

¹¹ Elle ici : la vérité.

¹² Image est pris ici au sens de représentation intelligible.

la pression du réel¹³, qui varient considérablement en raison aussi bien du savoir acquis et du mouvement de la pensée que du progrès des techniques dont dispose la recherche. Il est donc impossible de faire fonds sur ces évidences d'aujourd'hui qui apparaîtront demain, au regard d'une théorie plus compréhensive, comme de simples approximations, telle la conception mécaniste des forces de gravitation par rapport à la notion géométrique de courbure de l'espace-temps¹⁴. Comme d'ailleurs, ni l'expérience ne cesse jamais de s'enrichir, ni le calcul de se développer, il est clair que la science ne pourra jamais s'arrêter et que le mystère du réel lui échappera toujours. Mais n'est-ce pas là l'indice qu'il¹⁵ n'a point par lui-même un sens complet et qu'à moins d'y percevoir une relation transcendante, nous n'en saisirons jamais la signification, de même que l'analyse des éléments matériels d'un tableau, aussi poussée qu'on l'imagine, ne saurait rendre compte de sa beauté. Nos concepts¹⁶, dans cette hypothèse, seraient doués d'une double polarité : appuyés sur les faits et ouverts sur l'Esprit, lestés d'un contenu *matériel* toujours provisoire et soulevés par un élan spirituel intemporel, éparpillés sur la circonférence et capables de se recueillir au centre, assujettis à la relativité et tendus vers l'absolu ; assez intuitifs pour cadrer avec l'expérience, assez universels pour aboutir à la vérité ; mouvants comme les phénomènes, variables en fonction des points de vue que nous prenons sur eux, évoluant avec la recherche et plus ou moins riches suivant la profondeur des niveaux qu'elle atteint, mais toujours aimantés par une

¹³ Cf. F. Gonseth, *Les mathématiques et la réalité*, p. 376.

¹⁴ Cf. J. Thibaud, *Vie et transmutation des atomes*, p. 211, Albin Michel.

¹⁵ Il ici : le réel, l'univers que nos observations et nos expériences s'efforcent de saisir.

¹⁶ Nous n'envisageons ici que les concepts dont la science fait usage.

immuable Réalité : offrant « des directions de pensée » et non point une vision statique des choses et pouvant conduire malgré leur inachèvement à la joie de connaître, par ce passage mystérieux du dehors au dedans où le discours se repose dans le silence de la contemplation.

C'est cette progression vers l'intériorité que nous tâcherons de surprendre. Et nous verrons qu'il est impossible de fonder sur des constatations purement matérielles la notion de vérité et que la pensée ne peut se borner à enregistrer passivement l'arrangement des choses, en substituant simplement à la connaissance sensible, des idées générales d'autant plus vagues et d'autant plus pauvres que l'on s'éloigne davantage du concret. Le terme d'abstraction se réfère au *terminus quo*¹⁷, il n'envisage pas le *terminus ad quem*¹⁸ qui est autrement plus important. La connaissance ne se dématérialise que pour se spiritualiser. Il ne s'agit pas d'exténuer nos concepts en schèmes insipides et incolores qui embrassent d'autant plus de choses qu'ils sont plus vides. Il s'agit tout au contraire de découvrir en toute réalité la direction de l'esprit et d'y consentir, par ce mouvement d'intelligence qui fait coïncider l'intériorité de l'être et celle du regard au contact mystérieux du Centre éternel qui est, tout ensemble, le principe des choses et la lumière de la pensée.

La science est une forme de vie spirituelle. C'est pourquoi elle dépasse infiniment les résultats utiles qui en peuvent découler. Ses visées sont tout intérieures, ses succès se mesurent à l'enrichissement de la pensée. Elle s'achève dans le silence et se consomme dans la solitude.

¹⁷ Le terme d'où l'on part.

¹⁸ Le terme vers lequel on tend.

Mais ce n'est pas pour nous enfermer dans un solipsisme¹⁹ qui impliquerait la négation du monde et de l'humanité. Tout au contraire, plus la science est désintéressée, plus elle tend vers la seule contemplation du vrai, plus étroite est aussi la communion qu'elle établit entre les esprits qui s'y consacrent. Affranchis de leur subjectivité pour adhérer au même Objet intimement présent à chacun comme la Vie de sa vie, attentifs à n'y rien mêler d'eux-mêmes et uniquement soucieux de ne le point trahir, ils deviennent, par leur identification avec Lui, intérieurs les uns aux autres, en noyant leurs oppositions individuelles, en Sa Transcendance infinie. Car telle est la vérité à laquelle ils s'efforcent tous de concourir : souverainement *transcendante*, puisqu'elle requiert du sujet un altruisme absolu en lequel il se donne tout entier ; souverainement *immanente* puisque se donner à Elle c'est la laisser vivre en soi, en participant à Sa propre intériorité²⁰ comme n'étant vraiment soi-même qu'en Elle.

C'est par cette démission, qui consacre notre autonomie et fait mûrir notre liberté en nous apprenant à recevoir l'existence comme un don et non à la subir comme une nécessité, que nous connaissons le prix de notre vie, et que, dans un respect infini les uns des autres, nous pourrions, unis par un lien qui atteint chacun au plus intime de soi, constituer une véritable humanité.

La Paix sera le fruit de la collaboration de tous au règne de l'Esprit, et ne peut résulter de rien autre.

La science, pour y contribuer efficacement, n'a qu'à être fidèle à elle-même, puisqu'en intériorisant l'univers à la pensée, elle nous entraîne à percevoir toute réalité *du dedans* comme une œuvre de l'Esprit et à l'accueillir avec

¹⁹ Solipsisme : état d'un être dont la vie gravite entièrement et exclusivement autour de soi.

²⁰ Qui nous révèle et qui accomplit la nôtre comme un mouvement vers Elle.

respect et amour, en nous désappropriant de nous-mêmes dans nos rapports avec elle pour lui laisser une valeur universelle.

C'est de l'esprit de possession que naissent tous les conflits. Quand notre intelligence n'aura plus de frontières, l'histoire et la géographie ne pourront plus nous séparer.

Savoir c'est retrouver le sens intérieur des choses en laissant à chacune une ouverture illimitée : « comme si chaque point avait connaissance de tous les autres »²¹. Ainsi cessant de s'opposer les deux faces du réel, le dehors et le dedans, et le monde retrouve son unité.

*All realities will sing
Nothing else will.*

Toute réalité chantera
Rien d'autre ne chantera.

Ce mot de Patmore pourrait servir d'épigraphe à cet essai. La grandeur de la science consiste à nous faire découvrir toujours mieux que le réel passe infiniment le réel²².

²¹ Cf. suivant une expression de Rilke dans les lettres à sa femme dans l'analyse admirable « de la Dame au fauteuil ».

²² Que toute réalité est « par delà ».